

L'inhumation

Le soleil brûlait. L'air vibrait sous la chaleur. Le bruit des grillons ajouté à celui du vent faisait danser l'air chargé de senteurs. Un champ de lavande à peine formée déversait sur le chemin et l'aire où les moteurs étaient au repos, une légère odeur parfumée. Les véhicules alignés sur le parc de stationnement caillouteux étaient recouverts d'une fine couche de poussière blanchâtre. Les pierres et cailloux qui constituaient le chemin d'accès et du parc de stationnement ajoutaient à la luminosité, qui obligeait à fermer les yeux, même pour ceux qui portaient des lunettes. L'astre était à son zénith, chacun cherchait à se préserver de la chaleur, de la force du soleil qui continuait sa course, brouillant la vue. L'air vibrait sous la chaleur. Certains avaient un parapluie souvent noir, largement ouvert pour servir d'ombrelle aux femmes comme aux hommes, dont aucun n'avait encore « tombé la veste ». Certains, un mouchoir à la main, s'épongeaient le front ou le cou par petites touches successives tant la sueur perlait. C'était la canicule.

Les pas crissaient sur le chemin ou en descendant des voitures, dans le silence du jour, que seul le grésillement des insectes parvenait à troubler. Les deux ifs plantés de chaque côté de l'entrée étaient les seuls à se dresser droits et fiers, défiant le ciel de leurs pointes vertes effilochées et penchées par le vent. Je ne sais si c'était le mistral, ou un vent chaud descendant du col du Grand Bois, ou encore du mont Pilat, mais par vagues

successives plus ou moins fortes, le vent qui s'était levé, soulevait cette poussière blanche en tourbillons élancés, soulevant par instants quelques jupes en corolle. Certaines femmes tenaient d'une main le côté de leur jupe ou robe, afin de ne pas imiter Marilyn, et de l'autre main leurs chapeaux pour qu'ils ne s'envolent pas sous les rafales insolentes. D'autres femmes dans des jupes légèrement moulantes marchaient à petits pas précieux vers les lieux de rassemblement de la cérémonie.

Tous se pressaient en rond autour du portail de l'entrée, dont les deux ouvrants d'une grille métallique imposante, aussi vieille que Mathusalem, étaient largement ouverts depuis des décennies. Il est vrai qu'au vu de l'état dans lequel ils étaient, le portail ne pouvait plus fermer. Le cimetière était donc ouvert toute l'année, et toute sorte de démons pouvaient y rentrer, courir en sarabande dans les allées ou entre les tombes indifférentes. La peinture d'un vert douteux que les pluies avaient délavé s'écaillait par morceaux comme une peau de serpent après sa mue, se balançant au gré des coups de vent. De chaque côté, les piliers avaient encore un peu de superbe, mais les joints mités par endroits n'auguraient rien de bon pour leur vieillesse. À certains endroits, le mur d'enceinte était écroulé, et de chaque côté du mur, quantité de pierres s'amoncelaient, parcourues par une végétation légère et quelques ronciers qui avaient pris racine tout en prospérant, défendant leur territoire avec leurs épines acérées.

L'on attendait. Les bras ballants, les uns se grattant, les autres les mains dans les poches, cherchant désespérément une contenance, tout en allumant une cigarette. Ou encore, du bout de la chaussure, l'on déterrait un petit caillou pour le pousser doucement du bout du pied. Les dames formaient une ronde

d'ombrelles et de parapluies, hochant la tête d'un air entendu. On égrenait les souvenirs, prenant comme point de référence la naissance de l'avant-dernière, ou bien celle de sa cousine que l'on n'aimait pas du tout. Les hommes circulaient allant de l'un à l'autre, par groupe de deux ou trois, amorçant des sourires pleins de finesse et de contentement, où l'on savait montrer toute la justesse de la dernière remarque sur le prix de l'hecto. Le murmure naissant avait petit à petit grossi, monté en intensité, afin que le voisin puisse bien entendre la remarque concernant la vente du printemps, dont on ne pouvait être que satisfait. On échangeait les dernières nouvelles de la famille, d'un parent éloigné, qui avait pris un sérieux coup de vieux ! Ou bien, on écoutait avec regret les bonnes nouvelles d'une ou d'un que l'on haïssait tendrement, évitant de croiser son regard de crainte d'être dénoncé, et que la personne lise dans votre regard vos mauvaises pensées. Certains s'embrassaient, ne s'étant pas revus depuis le dernier enterrement ou la communion du petit, cela faisait bien longtemps. C'était les mots et les expressions de convenance, de ces circonstances inattendues, mais auxquelles, il faut absolument faire face, mais surtout être présent. L'heure étant à l'attente, on échangeait les bulletins de santé sur les uns, puis sur les autres. Cela ressemblait à un regroupement familial tout à fait habituel. L'air vibrait sous la chaleur et l'on attendait.

Puis un ronronnement monta imperceptiblement du bas du chemin dont on ne pouvait deviner les courbes dans la brume de chaleur. Plusieurs minces filets de poussière poursuivaient et entouraient les véhicules, qui montaient doucement du fond de la combe. Le bruit des moteurs enfla. Les derniers virages, pourtant pas trop accentués, furent pris à une allure de sénateur. Les groupes se rangèrent de chaque côté de la grille. Le corbillard d'un noir immaculé que la poussière du chemin avait

souillé s'arrêta doucement dans un couinement de freins désagréable, à quelques mètres de l'entrée du cimetière. Un second véhicule s'arrêta doucement à quelques mètres de la barrière. Cela avait été nécessaire, tellement il y avait de fleurs à transporter.

Les portières s'ouvrirent, et les hommes de service, ces bons croque-morts, se mirent à l'ouvrage. L'on sentait dans leurs gestes toute l'assurance de l'habitude et du professionnel, sans un mot et avec quelques signes, ils commencèrent leur travail sans tarder.

Petit à petit, les membres de la famille, les amis, mais il n'y en avait pas beaucoup, ainsi que deux ou trois vieilles et vieux du village, là encore les doigts d'une main suffisaient pour les compter. Ils avaient ressorti leurs habits du dimanche dont certains sentaient encore la naphtaline. Toute l'assistance se regroupa. Toute l'assemblée se rapprocha à l'arrière du véhicule, dont les portières venaient de s'ouvrir, laissant voir le cercueil. Il était splendide, ce corbillard, comme sorti tout droit de l'usine, ou plutôt d'un film des années cinquante. Il était rutilant avec des chromes un peu trop clinquants, mais d'un effet des plus remarquables. Des plumets noirs ornaient chaque coin de l'automobile, les draperies noires maculées par la poussière de la route, étaient disposées sur le fond du véhicule. L'on n'aurait pu croire ce corbillard prêt pour le tournage d'un film, tant il donnait une impression de pompe, et l'on sentait bien que le coût d'une telle cérémonie devait être très onéreux. Ce n'était, certes pas, une inhumation dans la fosse commune.

Les croque-morts faisaient leur office, dans un calme très professionnel, allant d'un pas sûr et de circonstance. Ils portaient des fleurs sous toutes leurs formes : gerbes, couronnes, bouquets, pots, compositions, dans l'allée où se trouvait la fosse.

Les fleurs débordaient du véhicule, et ce fut une ronde de plusieurs minutes, avant qu'elles ne soient toutes amenées autour de la tombe familiale qui attendait, patiente, depuis toujours son heure. Alors, avec des gestes lents et mesurés, ils sortirent le cercueil de l'arrière du corbillard, deux personnes officiantes de chaque côté, et le posèrent avec une douceur angélique sur une large planche que supportaient deux trépieds, recouverts d'une grande parure de drap noire, agrémentée de nombreux motifs argentés. Il était évident que les employés des pompes funèbres portaient à leur travail, une attention toute particulière, montrant ainsi que cette cérémonie de première classe avait de l'importance. Cela se voyait, et cela se sentait. Et ce ne pouvait être qu'une personnalité, tant il y avait de parure et de cérémonial.

Puis, une fois le cercueil ouvragé sans être ostentatoire, posé sur ce reposoir, le prêtre s'avança, se tourna légèrement vers deux hommes d'un certain âge, mais encore dans la force de leur âge. D'un signe de la tête, il reçut leurs assentiments. La cérémonie pouvait commencer. Le cercueil était à la hauteur de l'événement. Il était travaillé juste ce qu'il fallait pour que chacun se rende bien compte, qu'il était magnifique et que l'on n'avait pas « chipoté » sur le prix. Les poignées d'un bronze profond, et un Christ du même métal posé à plat sur le couvercle du cercueil soulignaient la couleur du bois. Le bois d'un chêne veiné juste à souhait, d'une teinte blond foncé, démontrait que l'on avait fait les « choses » en grande pompe.

Le prêtre débuta son office prévu pour cette cérémonie d'adieux. Après s'être positionné face au cercueil, il le signa d'un grand geste, et l'assemblée fit de même tout en marmottant deux ou trois mots incompréhensibles. Qui, d'ailleurs parmi les présents, connaissait le latin, en dehors de l'officiant. Avec les

deux enfants de chœur habillés en chasuble rouge et blanc, il fit le tour du cercueil tout en aspergeant le catafalque. L'un des adolescents tenait la coupelle contenant l'eau de la bénédiction, suivant le prêtre comme son ombre. Le second également lui emboîta le pas, tenant de ses deux mains une croix argentée presque aussi grosse que lui. Cela rappelait beaucoup les processions du temps où, devant le passage d'un tel équipage, les gens mettaient genoux à terre et baissaient la tête en signe de soumission. N'a-t-on pas, au cours du XVIII^e siècle en la bonne ville d'Abbeville en Picardie, torturé et décapité puis brûlé sur le bûcher, un jeune homme de 19 ans, noble de surcroît, le chevalier de la Barre, pour le fait de ne point avoir salué une procession.

Puis, dans un mouvement à peine perceptible après quelques instants de recueillement, quatre membres du personnel des pompes funèbres se mirent par deux de chaque côté du cercueil, et après quelques secondes, puis dans un mouvement parfait le cercueil fut hissé sur leurs épaules. L'enfant de chœur avec la croix en tête, le curé suivait après, flanqué du second enfant de chœur, les croque-morts suivaient dans une cadence et un ordre parfait. L'assistance se mit alors en route, les plus proches parents immédiatement derrière le cercueil, suivi du reste de la famille et des amis. Les quelques anciens des alentours à la traîne, allant de leur pas que l'âge avait rapetissé.

Après deux minutes environ de procession dans l'allée principale, le cortège bien ordonnancé arriva devant le caveau de famille béant et noir. Il était entouré d'une margelle en ciment qui avait été remise à neuf, et sur laquelle les croque-morts reposèrent le cercueil. Dans un mouvement coordonné et bien en cadence, le cercueil reposa sur deux traverses cachant le trou du caveau familial. De chaque côté et derrière la fosse, les fleurs

débordaient, et il avait été nécessaire d'en poser sur deux tombes les plus proches. Devant le cercueil fut posé un trépied recouvert d'un morceau de tissu noir, sur lequel l'enfant de chœur posa le récipient contenant l'eau bénite nécessaire au geste d'adieu rituel. Le prêtre se rapprocha de la tombe, et ouvrit son livre à la page de la prière des morts dans le culte catholique romain.

Après un regard circulaire, s'étant tourné vers l'assistance, le prêtre commença à réciter les mots de l'office, quand tout à coup il s'arrêta. En effet, depuis une minute approximativement, à une dizaine de mètres en retrait dans l'allée principale, deux hommes porteurs d'une énorme couronne venaient d'arriver. Ils parlaient avec l'ordonnanceur des pompes funèbres. Le ton était monté subitement, sans être pour autant nuisible à la cérémonie qui avait à peine débuté. Mais personne ne pouvait ignorer ce qui se passait à quelques mètres de la tombe. Le responsable de la cérémonie tentait d'expliquer aux nouveaux arrivants, qui n'étaient que des livreurs de fleurs, ce qui se passait. Dans un silence de circonstance, le vent ne pouvait pas cacher la discussion qui allait bon train.

— Mais messieurs, c'est nous qui sommes chargés du bon déroulement de l'inhumation et responsables des fleurs ! Nous sommes là pour cela, pérorait-il. Vous ne pouvez pas arriver et faire comme si, nous n'existions pas !

Sans être puissant et hargneux, le verbe était ferme et hautain, le croque-mort était extrêmement courroucé. Qui osait se mêler de cette cérémonie, pour laquelle ils avaient été mandatés ? Le plus âgé des deux porteurs de la couronne répondit calmement, mais fermement :

— Veuillez nous excuser, Monsieur, mais nous avons également reçu des instructions précises, de la part de la personne qui nous a commandé cette magnifique couronne. Soit

vous nous autorisez à mettre cette couronne devant le cercueil maintenant, ou bien nous attendrons la fin de la cérémonie pour la poser sur le caveau de famille. Nous attendions ce moment depuis votre arrivée au cimetière. C'est bien l'inhumation de madame Claire Tosces ? lui demanda-t-il.

— Effectivement, lui répondit l'ordonnateur.

— Comme vous pouvez le voir, c'est le propre fils de la défunte qui envoie cette offrande à sa mère !

— Mais, mais comment... Nous ne...

— Peut-être en profita le livreur qui avait bien compris la surprise et la déconvenue de l'ordonnanceur, cette femme avait un fils. Aussi, ce dernier tient essentiellement à honorer sa mère. Je vous laisse deviner ce qui risque de se passer, si son propre fils ne peut mettre sa couronne sur la tombe de sa mère ! lança le livreur.

L'homme des pompes funèbres ne savait que faire, comment se faisait-il qu'il n'ait pas été prévenu ? Jamais on ne l'avait averti de cela, et jamais un fils de la défunte ne figurait sur le faire-part de décès. L'on sentait bien le dilemme qui lui était imposé. Il savait fort bien qu'il ne pouvait pas refuser la magnifique couronne du fils de la défunte. Ne sachant que faire, et n'ayant pas imaginé cette situation, il ne put que permettre aux deux fleuristes d'exécuter ce qu'on leur avait commandé. Il ne souhaitait pas prendre le risque de refuser le dépôt de cette couronne commandé par le propre fils de la défunte, car à ses yeux cela eut été une faute importante. De plus, il savait qu'il ne pouvait empêcher le propre fils de la défunte de porter sur la tombe de sa mère les fleurs qu'il souhaitait. Il sentait bien également, la détermination des deux livreurs qui ne quitteraient pas le cimetière et ne repartiraient que leur devoir accompli, avant ou après le présent service funèbre. Il se doutait que s'il ne

permettait pas aux livreurs de poser maintenant la couronne, la plus grande partie de l'assistance attendrait la fin du service pour « voir » de quoi il retournait. Chacun se souviendrait de ce geste que personne n'attendait, ce qui serait pris comme un refus à l'égard du fils de la défunte. Ce refus pouvait être une décision lourde de conséquences concernant la renommée de cette institution mortuaire bien connue dans la région : « le commerce est le commerce » !

— Bon, bon, allez-y, et faites bien attention, je vous accompagne, suivez-moi.

Les trois hommes partirent vers la tombe, et voyant arriver ce groupe avec une couronne splendide et l'ordonnanceur de la cérémonie en tête, le prêtre resta la main levée et le goupillon en l'air, ne sachant que faire. Après avoir évité quelques tombes, les deux fleuristes et le croque-mort fendirent le groupe des présents resserrés en arc de cercle autour du cercueil qui s'écarta. Surpris de l'intrusion et ébahi de contempler cette magnifique couronne d'un bon mètre cinquante de diamètre, réalisée avec des couleurs de toute beauté, chacun contempla ces fleurs qui arrivèrent près de la fosse. Avec délicatesse, la couronne fut posée au pied du cercueil sur un trépied amené à cet effet. Le fleuriste le plus âgé sortit de sa poche un ruban large d'une dizaine de centimètres et de couleur rouge. Il l'accrocha aux deux tiers de la hauteur de la gerbe, et le fixa solidement. L'ensemble de l'assistance avait reformé le demi-cercle autour du cercueil, et regardait avec attention et surprise cette intrusion de dernière minute et ces fleurs splendides. Qui avait offert à la défunte ce magnifique geste de reconnaissance ? Sur le ruban, en lettres dorées, chacun pouvait lire : « *À ma mère* ».

Leur ouvrage terminé, les deux livreurs s'éclipsèrent et repartirent comme ils étaient venus, sans bruit et discrètement,

sans prononcer un seul mot. Mais cela était-il nécessaire ? Le silence régna. Personne ne prit la parole. Le prêtre revenu de sa surprise avait remis le goupillon dans la coupe. Il fit deux pas en recul et attendit. L'ordonnateur des pompes funèbres écartait ses bras dans un signe d'impuissance. Cela avait attiré l'attention des deux hommes, dont visiblement il recevait ses instructions, mais aussi ses honoraires. Deux autres hommes bien plus jeunes, d'une quarantaine d'années environ, ainsi que deux femmes d'un âge équivalant, dans les premiers rangs de l'assistance, firent un pas ou deux, afin de bien lire ce qui était inscrit sur le ruban. Puis, ils se tournèrent vers les deux hommes, les regardèrent avec une incompréhension totale marquée sur leurs visages. Il était visible, même à toute personne étrangère à la famille, qu'un événement d'importance autant qu'inattendu et étranger à la cérémonie venait de se produire. Toute l'assemblée attendait on ne sait quoi. Chacun attendait la suite, l'instant où l'un ou l'autre des protagonistes de cette cérémonie allait réagir.

De plus, personne n'avait esquissé le moindre geste, tant parmi le personnel du service funèbre que les membres de la famille. D'ailleurs, pourquoi l'aurait-il fait ? Mais de toute évidence, c'était la stupéfaction et l'étonnement général. Toute l'assistance restait interloquée de l'événement, se demandant qui venait ainsi interrompre le cours de la cérémonie. Même les deux hommes qui semblaient commander le service n'avaient pas tenté le moindre mouvement pour interrompre le dépôt de la couronne. S'opposer à ce dépôt d'une splendide couronne au cours d'une cérémonie d'inhumation présentait bien plus de risque que de ne pas s'y opposer, ou tout au moins du laisser-faire. Le dépôt de cette gerbe opportune ou incongrue selon l'humeur ou la connaissance des faits à venir, portant pourtant une signature on ne peut plus claire, que pourtant la quasi-totalité

des présents ne connaissait pas. Quelques initiés savaient parfaitement ce que signifiait ce ruban portant l'inscription « *à ma mère* », mais jamais ils n'avaient pensé que cela puisse se produire. Elle devait provoquer une réaction. Mais elle était également inopportune pour d'autres, qui ne purent retenir leurs réactions à la vue de cette couronne. Le silence se fit lourd, pesant, l'assistance attendait on ne sait quoi. Chacun avait compris que cette intrusion, dans un ordonnancement pensé, allait provoquer des réactions d'une nature indéterminée, mais certaine. Cette perturbation, pour autant qu'elle en soit une, ne pouvait rester en l'état. Car, il était soudain clair que la majorité de l'assistance ignorait totalement que la défunte avait un enfant. Et tous se posèrent la question, liée à cette énorme surprise : est-ce possible que Claire Tosces ait eu un enfant ? Ce fut bien un séisme familial, même pour ceux qui connaissaient la famille, sans la fréquenter, la famille, les amis, les voisins, quelques vieilles et vieux, les employés, ainsi que les plus nombreux, mais absents les plus nombreux à ce moment de la cérémonie, les curieux. La poignée de personnes présentes avait compris que cela allait être une traînée de poudre dans le village, les environs et même plus loin, mais avant tout dans la famille elle-même.

Soudain, sans brusquerie, sans attendre plus longtemps et sortant des rangs avec une détermination certaine, l'un des quarantenaires suivis aussitôt par le second se dirigèrent vers les deux commanditaires de cette cérémonie. Le premier s'appelait Michel, et le second Paul. Ils étaient l'un et l'autre les enfants de ces deux hommes, qui n'étaient autres que les frères de la personne que l'on portait en sa dernière demeure. Ils se mirent face à leurs pères respectifs, les regardèrent intensément du regard sans articuler une parole. Ils attendaient. Derrière eux, dans les secondes qui suivirent, les deux femmes les

rejoignirent, également sans rien dire. Les quatre adultes faisaient face à leurs pères, ils attendaient qu'ils parlent. Qu'est-ce que cette couronne signifiait ? Ils ne comprenaient pas, que leur avait-on caché, que venaient-ils de découvrir ? Mais surtout, ce que l'on venait de leur apporter, sorte de surprise sortie d'une mauvaise boîte aux relents douteux. Immédiatement, en quelques secondes, l'un et l'autre avaient pris conscience de l'incommensurable surprise. Ce ne pouvait être que volontairement, qu'un tel secret de famille s'il existait, avait été soigneusement enfoui dans la mémoire ou dans une des sombres oubliettes de la saga familiale.

Les deux pères avaient la tête baissée, aucun n'osait ni bouger ni parler. Eux-mêmes étaient interloqués, comme tétanisés, ne pouvant ébaucher le moindre geste, devant la venue de cette splendide couronne. À aucun moment, ils n'avaient pu imaginer un tel scénario, un tel déroulement de la cérémonie. Ils prenaient soudain conscience que ce geste normal de la part d'un enfant qu'ils ne connaissaient pas allait modifier le cours de leurs existences. Mais cette attente ne pouvait pas durer. L'ensemble du reste de l'assemblée ne comprenait pas, et attendait de comprendre ce qui se tramait. Rares étaient ceux qui connaissaient la raison de cette couronne. Elle n'était pas arrivée ici, ce jour, sans qu'il existe une impérieuse raison à sa présence, à cette offrande magnifique. Ces deux hommes d'une bonne soixantaine d'années étaient tous deux, les frères de la femme que l'on mettait dans sa dernière demeure. Celui, qui semblait être le plus jeune des deux, releva la tête, puis fit face à ses propres enfants ainsi qu'à son neveu et sa nièce. Le fils de ce dernier avait la face figée, l'on sentait parfaitement cette immense tension qu'il avait un mal fou à contenir.

— Comment cela est-il possible ? dit-il en montrant du bras la couronne. Vous allez immédiatement nous expliquer ce qui se passe, demanda Paul, qui parla à son père ainsi qu'à son oncle, avec un courroux contenu.

— Parce que cela, dit-il, toujours en désignant la couronne, ce n'est rien sans doute ?

Le silence était pesant depuis l'instant où la couronne avait été posée devant le cercueil. Pas un bruit, pas un mot n'avait été prononcé. L'air chantait, vibrant sous la chaleur. Toutes les personnes avaient le regard tourné vers les deux pères, qui avaient bien du mal à prendre une contenance, tant ils se savaient le point de convergence de tous les regards interrogatifs. Le curé avait pris quelques mètres de recul comme par prudence, il attendait un dénouement entouré de ses deux enfants de chœur. Le plus jeune avait posé la croix sur un reposoir, car elle était bien lourde. Certains s'épongeaient le front ou le cou avec un mouchoir, ce qu'ils avaient sous la main, tellement le soleil dardait ses rayons.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Tu vas nous dire ce que cette couronne veut dire ? demanda directement Michel le cousin de Paul, à son père avec une rage contenue, en tendant un bras également vers la gerbe. Face à son père, Michel montrait d'un doigt inquisiteur et interrogateur et en même temps dénommant ainsi l'un des auteurs d'un immense mensonge ou alors d'une plaisanterie du plus mauvais goût. Mais, cela était peu probable !

Ces paroles furent prononcées à haute et intelligible voix, de telle sorte que chacun avait parfaitement compris les questions, dont on se doutait qu'elles étaient d'importance, au regard des circonstances de l'instant. Les deux parents étaient comme figés, sans pouvoir répondre, statufiés, et ils déglutirent l'un après l'autre pour ne prendre une position et leur respiration. Les

regards de tous les participants à cette inhumation étaient tournés vers eux, y compris le curé et ses enfants de chœur. Les officiants croque-morts et l'ordonnateur de la cérémonie avaient fait quelques pas de côté, ils attendaient interloqués le dénouement, l'instant où l'on pourrait reprendre et terminer l'inhumation.

Pierre et Paul les deux frères responsables de cette cérémonie, chacun d'eux faisait face à leurs propres enfants, dont aucun ne bougeait. Pierre avait face à lui ses enfants : sa fille Léonor et son fils Paul. Pierre ne pouvait affronter les regards de ses propres enfants, Michel et Laure. Leurs enfants voulaient comprendre cette sinistre mascarade. Était-ce une mauvaise blague, ou une dernière pitrerie d'on ne sait qui ? La personne qui avait ordonné cette livraison ne devait pas être un plaisantin, ou alors du plus mauvais goût ou de la bêtise. Mais en toute conscience, les quatre enfants avaient compris à la réaction de leurs pères, que cela était un fait avéré. Un gouffre de mensonges s'ouvrait sous leurs pieds, car ils prenaient la mesure de ce qu'on leur avait caché depuis leur plus tendre enfance. Eux-mêmes n'avaient pas osé intervenir, lors du dépôt de la couronne au pied du cercueil. La tension était palpable, à couper au couteau, et les deux pères en faisant front à leurs enfants ne la rendaient que plus dense. Depuis plus de trois à quatre minutes, l'assemblée attendait, le service d'inhumation était suspendu, les croque-morts, si l'on peut dire, faisaient les morts.

— Alors, vous nous dites de quoi il retourne ! dit tout à coup Léonor à son père, vous nous dites enfin la vérité ! Si vous en avez le courage, siffla-t-elle d'un ton perfide teinté de la rancœur.

Paul écarta les bras non pas d'un geste d'impuissance quoi qu'il se sentît démuné face à ses enfants, à son neveu et sa nièce,

mais il ne savait pas comment rompre cette situation infernale. Mais toutefois, ils avaient compris que la vérité devait sortir. Il regarda son frère, cherchant un assentiment, qu'il lut dans le regard de ce dernier, comme un soulagement.

— Oui, dit-il à regret comme on avoue une faute, notre sœur a eu un enfant. Mais nous ne savions pas ce qu'il était devenu, alors nous ne vous en avons jamais parlé, avoua Paul.

— Nous avons été aussi surpris que vous de voir cette couronne arriver !, reprit Pierre, en s'adressant tant à ses enfants qu'à son neveu et sa nièce.

— Si nous avions su son existence, nous l'aurions prévenu. Lança Paul en espérant que l'incident allait se terminer sur ces mots.

Paul, sentant son frère perdu et ne sachant comment se sortir du piège infernal qui se refermait sur eux, décida de clore le drame. Il se doutait ne pas pouvoir tenir plus longtemps ce drame secret, que seul un très petit nombre de personnes connaissait, pensait-il !

— Après la cérémonie, dit-il, nous vous dirons ce qu'il s'est réellement passé à cette époque, du moins ce que nous savons, je vous le promets. Mais n'étaions pas cela ici, ce n'est ni le moment ni le lieu.

Les cousins se consultèrent, et après quelques instants, ce fut Laure qui prit la parole, pour répondre à son oncle et à son père.

— Bon, bon, à la maison en rentrant, mais pas de mensonge, sinon... elle ne termina pas sa phrase, sentant l'accord de son frère et de son cousin ainsi que de sa cousine.

Ce qui venait d'être dit était lourd de conséquences, de sous-entendus. La famille, mais surtout les deux frères, en eurent immédiatement conscience. Chacun reprit sa place, les visages

interloqués se demandaient ce que cela pouvait signifier ce long conciliabule, certains mots entre écoutés et mal compris, comme un gros secret de famille qui venait de sortir d'une armoire trop longtemps fermée. Mais sans être devins, les présents avaient bien compris qu'il existait un passif suffisamment lourd et soudain, pour interrompre une cérémonie d'inhumation familiale, ce qui n'était pas anodin. Pour autant, rien n'était vraiment réglé, à l'inverse tout commençait ! L'irruption de la superbe couronne de fleurs avait été le phénomène déclencheur de l'événement intempestif. Les vieux démons et les souvenirs pointaient le bout de leurs nez. Un fait inconnu de beaucoup de personnes présentes venait de resurgir, comme un diable de sa boîte. Chaque participant put donc lire, en passant une dernière fois bénir le cercueil, l'inscription portée sur le ruban : « *À ma mère* ». La couronne était en place, au-devant de la scène, et personne n'osa y toucher de la fin de durée de la cérémonie. Même après cette dernière, elle resta à sa place.

Les supputations les plus folles prenaient place dans la tête des membres de la famille, notamment pour ceux, et ils étaient les plus nombreux, à ne pas connaître parfaitement l'histoire de la famille. Les autres se laissaient aller à imaginer les plus rocambolesques secrets de famille, où l'inceste se mélange avec l'argent, car nous savons que la jalousie est un sentiment le plus puissant qui soit. Ce dernier sentiment était, et est toujours un puissant vecteur, qui mène aux plus basses œuvres humaines, là où on peut se repaître encore et encore dans la lie la plus nauséabonde. Les deux ou trois vieux présents sourirent en pensant à l'incident, dont eux connaissaient par les rumeurs, ou avaient entendu parler de la cause. Ils avaient vécu ces heures de souffrance, ils étaient les témoins encore en vie de cette période. Certes, malgré leurs habits du dimanche, ils n'étaient pas les

mieux habillés du cimetière, mais ils connaissaient bien l'histoire locale et celle des familles, surtout de celle qui régnait sans partage depuis près d'un siècle sur le village, celle des Tosces. Mais toutes les personnes de l'assistance avaient compris qu'un « placard infernal » de l'histoire de la famille venait d'être ouvert.

Quoi qu'il en soit, après un coup d'œil aux deux pères dont l'un fit un signe de la tête, l'ordonnateur reprit en main le déroulement de la cérémonie, le prêtre reprit son goupillon, puis d'un geste large, il termina sa bénédiction. L'un et l'autre étaient soulagés de pouvoir reprendre le cours du service funèbre. Après quelques mots lus par le curé, dont chacun se désintéressait, bien trop occupé à prendre l'avis de son voisin sur ce qui venait de se dérouler. L'on se regardait, trop pris à scruter les visages des très proches de la famille, espérant y lire on ne sait quoi. Puis ce fut le long défilé des quelques présents. Une à une, toutes les personnes présentes passèrent devant le cercueil. La plupart faisaient le signe de croix catholique, un ou deux seulement le saluèrent en posant une main sur un coin du cercueil en geste d'adieu. Chacun eut tout le temps nécessaire pour contempler la couronne et lire l'inscription sur le ruban. Il devenait maintenant à chacun impossible d'ignorer la raison de l'incident qui n'avait rien de diplomatique, et de l'altercation survenue entre les pères et les enfants, qui avaient failli anéantir l'inhumation. Chacun imaginait sa propre version, elles furent nombreuses.

Les deux vieilles ainsi que le seul et dernier ancien de l'assemblée, qui étaient venus à pied depuis le village, car ils avaient plus que le temps pour ce faire, furent les derniers à passer bénir la dépouille qu'ils avaient bien connue dans leur jeunesse. Mais que tout cela leur semblait bien loin aujourd'hui. Eux croyaient connaître approximativement l'histoire. Elle avait

donc été bien enfermée dans un endroit secret. Jamais donc, personne n'avait ouvert un des placards clos depuis des décennies dans la mémoire de la famille. Ce qui venait de se passer, cette scène qui s'était déroulée quelques instants plus tôt était significative, donnait un parfum de secret bien gardé. Ces trois personnes visiblement âgées étaient des habitants du village. Ils étaient tous assez satisfaits d'assister pour une fois à un camouflet d'importance infligé aux frères Tosces. D'autant plus qu'ils passaient pour être passablement arrogants et fiers au-delà des limites de la bienséance. Parfois, et même souvent les frères Tosces étaient appelés : « les seigneurs », ce qui était une forme d'appellation suffisamment claire. Mais qui connaissait réellement toute l'histoire ? Qui pouvait connaître la vérité de ces événements survenus pour le commencement des faits, il y a plus de soixante ans. Le temps nous est donné pour répondre à cette interrogation.

Alors, le cercueil fut descendu dans le caveau de famille. Avec une lenteur toute calculée et des gestes précis, il disparut de la vue de l'assistance. Dans un bruit sourd, il toucha le fond du caveau, ou plutôt le cercueil précédent, celui de la précédente inhumation, qui était celle de la maman de Claire, il y avait une quinzaine d'années environ.

Après avoir béni une dernière fois le cercueil, chacun recevait d'un employé des pompes funèbres une magnifique rose rouge. Il la jetait sur le cercueil dans un geste d'adieu, un dernier au revoir. La fleur tombait dans la fosse sombre. Dans un bruit sourd, elle venait de choir sur le cercueil. Puis, faisant le tour de la tombe, l'on regagnait la ronde des participants, pouvant contempler tout son soûl le monticule de fleurs duquel ressortait cette immense couronne.

Claire était le prénom de la défunte. Tous ces gens, qui l'accompagnaient dans un ultime voyage ainsi qu'un dernier geste d'adieu, connaissaient son prénom. La plupart d'entre eux ne s'en souvenaient que sous les traits d'une très jeune fille rieuse et pétillante, au regard limpide comme le jour, d'une beauté de toute fraîcheur. Certains l'avaient connue toute jeune et même très jeune fille, en usant leur fond de culotte sur les mêmes bancs de l'école communale, partageant rarement les jeux de la cour de récréation avec elle, ou lors du catéchisme chaque mercredi après-midi. Les deux frères de Claire, Pierre l'aîné et Paul le cadet, étaient ceux qui avaient donné les instructions pour que cette cérémonie soit une belle et pompeuse inhumation. Quelques cousins éloignés, venus de divers horizons, avaient vu à plusieurs reprises au cours de sa jeunesse la petite Claire. Ils n'étaient plus tous jeunes désormais. Les neveux, d'après ce que leurs pères leur avaient raconté comme à toute la famille, croyaient qu'elle n'avait jamais eu d'enfant. Ils venaient de découvrir brutalement que leurs propres pères leur mentaient ou transformaient la vérité, soit volontairement ou soit par omission, depuis des décennies. En effet, ils ne pouvaient pas imaginer que l'unique sœur de la famille puisse avoir un enfant, sans que leur propre père ne le sache. Cela leur semblait impossible, mais peut-être n'avaient-ils pas tort. Ils se souvenaient vaguement de cette tante douce et fragile, un peu transparente, dont on leur avait raconté le vrai faux roman de la vie. Les amis, ils y avaient peu, étaient venus surtout pour épauler ou rendre un hommage de servitude ou d'obligé à la famille, car Claire n'avait plus d'amis depuis fort longtemps. Les anonymes, deux ou trois venus par curiosité, étaient du village ou des environs. De plus, quelques personnalités avaient fait le déplacement, car le pouvoir de la famille Tosces n'était

pas à négliger ou à prendre par-dessous la jambe. Enfin, les trois vieux, bien qu'ils ne soient pas encore à un âge canonique, avaient participé aux jeux et partagé une partie de la jeunesse de Claire. Certes, arrivés à l'âge de se marier, ils avaient perdu de vue la jeune fille, qui était devenue une jeune femme. La jeune Claire avait disparu de leur quotidien, pour suivre une autre éducation dans un établissement de renom, bien loin du village. Toutefois, ils avaient encore connaissance de quelques bribes du début de la vie de femme de Claire. Puis, tout s'était évanoui dans les brumes des temps tumultueux et de l'histoire de la famille Tosces.

Une trentaine de personnes, il n'y en avait guère plus, si on l'exceptait les employés des pompes funèbres ainsi que les trois officiants religieux, faisait un cercle autour du caveau. Maintenant, il résonnait du bruit sourd des coups de maillet qui fermaient et scellaient la dalle du caveau familial. Le nom de la défunte était déjà gravé dans le marbre du dossier du caveau. L'on pouvait lire : « Claire Tosces – 1919-1979 ». Elle n'avait pas encore ses soixante ans, elle devait les prendre dans le mois à venir, mais le temps à tous nous est compté. Doucement, le cimetière se vida. Un à un, chacun repartait vers son destin, venant de sceller à tout jamais celui de Claire Tosces. Mais tous repartaient plus intrigués qu'en arrivant. Tout un chacun se posait des questions, dont il n'avait pas les réponses, ce qui alimenterait les potins et les soirées à venir. Le prêtre et ses deux enfants de chœur étaient déjà sur le parc à voitures du cimetière, les gamins ôtant leurs tenues de cérémonie sous lesquelles ils avaient sué toute la cérémonie, retrouvant dessous ces habits deux petits chenapans du village en culottes courtes, qui venaient de gagner quelques sous. Le curé alla au-devant des deux personnes, Pierre et Paul, en s'inclinant très légèrement,

marquant par ce signe de tête une déférence certaine. Visiblement les trois hommes régleront ultérieurement les comptes de tous ces événements, ailleurs que sous ce soleil et sur le parking. Beaucoup étaient partis, laissant à Claire un repos bien mérité, regardant au passage les deux frères, face à leurs consciences ainsi qu'à leurs devoirs et leurs turpitudes.

Un petit groupe s'était rassemblé autour des véhicules, et discutait du déroulement de l'événement qui avait perturbé l'inhumation, ainsi que de la suite de l'après-midi. Toute la famille se retrouverait au domaine, l'on invita la famille éloignée, les amis, les anciens à prendre le verre de l'amitié et de l'adieu, avant de se séparer une dernière fois pour une durée dont personne n'osa pronostiquer la durée. Les employés de pompes funèbres rangeaient les parures, les ustensiles de la cérémonie, ils enfournaient tout cela par l'arrière du corbillard qui semblait triste et inutile, comme abandonné. Les livreurs de fleurs étaient repartis depuis longtemps. Mais le souvenir de cette interruption inimaginable était encore présent dans les esprits de chacun. Il était difficile de ne pas se souvenir de cette cérémonie, tant l'incongruité de la venue de cette couronne et du ruban qui allait avec, venait peut-être de modifier la vie de la famille.

L'ordonnateur se rendit auprès des deux parents, puis après un conciliabule de quelques instants, il fut convenu que l'on se reverrait au domaine dans les prochains jours, pour solder ce qui devait l'être. Chacun savait que l'on ne pourrait éviter d'évoquer l'incident, si cela devait être considéré comme tel, l'arrivée intempestive de la couronne de fleurs, ce que vraisemblablement les deux frères pensaient. Il était évident que cette péripétie majeure devait modifier bien des choses dans l'ordre de la famille, et que la grande explication était à venir. D'ailleurs, les

enfants n'avaient pas attendu leurs pères, ils avaient déjà pris la direction du domaine. Leurs voitures soulevaient dans les derniers lacets du chemin des corolles de poussières. Ils étaient loin devant. Puis ce fut la grande route, ils disparurent de la vue, mangés par un gros bouquet d'arbres touffus qui se penchaient sous les rafales de coup de vent.

Seuls, visiblement abattus ou déçus de ne pas avoir maîtrisé le déroulement de la cérémonie, qu'ils pensaient avoir phagocyté, les deux frères étaient les deux dernières personnes sur l'aire blanchâtre de stationnement maintenant totalement vide. La camionnette des fossoyeurs était déjà repartie. Ce vide, cette absence de vie, rehaussait malgré la chaleur toujours présente, résonnait et vibrait comme un immense sentiment de solitude. L'un et l'autre marchaient à pas lents et lourds, portant avec eux le poids du mensonge soit par omission, soit volontaire, à chacun de se faire son idée. Mais ils ne pouvaient ignorer maintenant qu'ils devaient faire face à leurs propres enfants, à leurs propres ignominies. Sans se consulter, la voiture une fois ouverte, chacun s'assit de chaque côté des places avant, le corps à l'extérieur du véhicule, ils restèrent penchés sur leurs propres remords reprenant possession d'eux-mêmes et d'une situation qui leur avait totalement échappé.

Ils pensaient pourtant avoir bien cadenassé cette cérémonie d'inhumation. Ils avaient pensé un instant, par ailleurs, à ce que cette dernière ait lieu dans la petite commune de la jeunesse de leur sœur. Car dans la petite commune de Serrières, qui connaissait la vie de femme de leur sœur Claire ? Dans ce coin retiré des grands centres rhodaniens où personne ne connaissait le roman de la vie de leur sœur, où elle était presque totalement inconnue, mais loin de la famille Tosces. Mais l'on n'est jamais trop prudent, car trop souvent rien ne se passe tout à fait comme

on l'avait prévu. Mais étaient-ils en mesure d'arrêter cette suite infernale qui semblait leur échapper ? Surtout dans les circonstances qu'elles venaient de se dérouler. Au milieu de l'assistance, de la famille et des amis, alors qu'ils portaient dans sa dernière demeure leur sœur, ils se sentirent incapables, impuissants à esquisser le plus petit geste. Ils avaient tous deux un sentiment d'être désarmés, peut-être avec beaucoup d'amertume. Tant ils avaient l'un comme pour l'autre le sentiment de leur puissance, tant ils aimaient dominer les actes et les personnes. Ils ne pouvaient pas accepter de s'être fait « déborder ». Comment avaient-ils pu oublier ce détail ? Certes, ce gamin devenu un homme, mais il sortait sans signe avant-coureur de nulle part. Pourtant, il avait à de multiples reprises pourtant signalé sa présence, surtout auprès de Claire. L'un et l'autre n'ignoraient pas l'existence de ce bâtard, sorti comme un beau diable de nulle part. Mais comment est-ce possible, pensaient-ils tous les deux, comment avaient-ils à ce point manqué de clairvoyance, laissant de côté un point important de la fin de vie de leur sœur.

— Merde, merde et remerde, nom de dieu de bon dieu de merde, s'exclama Paul en se frappant le genou avec le poing, comment avons-nous pu nous faire avoir de la sorte ?

— Nous avons été tous les deux très cons, en oubliant ce petit trou du cul, reprit Pierre. Nous avons été des plus stupides, en oubliant qu'il pouvait encore exister, termina Pierre.

— Cela fait plus de trente-cinq ans, et tout à coup le voilà qui sort de sa boîte comme un pantin à ressort, dit son frère en faisant un grand geste du bras, comment nous avons fait ? répéta-t-il.

— Écoute, dit Pierre, nous devons faire face à la situation, même si elle nous a échappé au cimetière. Mais à mon avis, nous devons en raconter le minimum. Qu'est-ce, tu en penses ?

— Nous avons enterré cela pendant près de quarante ans, mais aujourd’hui nous ne pouvons plus cacher cela à nos enfants, dit Paul. Je ne me sens plus le courage de continuer ainsi. Le temps a passé ! reprit Paul. Je crois que si nous ne disons rien, cela nous mettra en position de faiblesse et d’accusés ! Tu ne crois pas ?

— Je partage ton avis, mais il est important de ne pas tout dire, dit à nouveau Pierre. Ce n’est pas maintenant que nous allons tout raconter, non ? On n’en sortira pas glorieux ! Imagines-tu un peu ce que cela pourrait être si nous disions la vérité ? termina-t-il, en interrogeant son frère du regard.

— Je ne sais pas, mais tu as bien vu et entendu, fit Paul en levant le bras. Nous ne pouvons plus ignorer ce qui s’est passé. Il nous est impossible de continuer comme avant. Mais de là à tout dire ? lança-t-il dubitatif, comme pour chercher le juste milieu, ce qu’il était possible de raconter à leurs propres enfants.

— C’est certain, tu as raison, mais ce dont je suis certain c’est que nous ne pouvons pas tout raconter ! Non, tu ne crois pas ? interrogea-t-il son frère.

— Mais que dire, jusqu’où devons aller ? reprit Paul.

— Alors écoute, voilà comment nous allons faire, si tu es d’accord, j’ai une petite idée, reprit Pierre avec un regard dans le lointain, avec un léger sourire aux lèvres.

Les portières claquèrent dans la chaleur qui commençait à décliner. Pierre mit le contact, afin que la climatisation puisse fonctionner tant l’air était lourd et chaud. La voiture ne bougea pas, les deux frères s’étaient endossés comme pour reprendre un peu de sérénité. Ils reprirent leur discussion avec des gestes expressifs. Après plusieurs tentatives qui ne plurent ni à Pierre ni à Paul, une stratégie, une histoire édulcorée fut mise en place.

Ils donneraient leur version concernant l'histoire de la couronne, puis pour raconter à leurs enfants « leur vérité », sur le destin de leur sœur, ainsi que sur sa vie.

Le parc de stationnement était maintenant presque vide, il vibrait sous la chaleur. Le corbillard était presque chargé de tous les éléments de la cérémonie. Le curé, dans sa petite voiture Renault R5 qui avait fait son temps, quitta son emplacement, les deux gamins assis à l'arrière heureux du montant de leur prestation. Ils faisaient déjà de beaux rêves. Combien de bonbons et de carambar allaient-ils pouvoir acheter avec un tel trésor ? Ils salivaient à l'avance de leur bonheur. Le véhicule fumant disparut dans les lacets du chemin, entouré de poussières blanches, puis il déboucha sur la route. Quelques instants plus tard, le corbillard entama un grand cercle et quitta le cimetière, laissant une dernière voiture qui ronronnait doucement, sous le soleil jetant ses derniers feux du jour.

— Tu crois qu'il faut faire comme tu viens de le dire ?
requestionna Paul, voulant s'assurer une dernière fois que l'histoire qu'ils allaient raconter à leurs enfants était suffisamment crédible.

— Je ne sais pas, mais à l'instant présent as-tu une meilleure solution ? reprit Pierre. Tu n'ignores pas que nous ne pouvons pas révéler toute la vérité. Il me paraît sage pour l'instant de procéder comme nous en avons convenu.

— Tu sais très bien que non, mais mon seul souci, ce sont mes enfants, je ne souhaite pas que tout ce cirque continue. Tu as toi aussi tes propres enfants. Penses-tu que tu pourras continuer à leur mentir éternellement, dit Paul à son frère.

— Bon, écoute, je crois que nous sommes d'accord, alors sauf si tu as une idée plus intéressante. De plus, je pense que tu es d'accord avec moi, cela est près de la vérité, si jamais nos